Spleen

Autor(en): **Gorgé, Camille**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **42 (1937)**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-553636

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SPLEEN

A Gonzague de Reynold

Oh! laissez-moi rêver à mes belles escales,
Aux fuites dans l'espace, aux raids vers l'inconnu,
Aux cauchemars ourdis, moites comme un sein nu,
Dans les ports balisés d'étoiles tropicales!

On attendait le jour, allongé sur le pont,
La paupière mi-close au mirage lunaire,
Le corps comme vidé de son âme ordinaire
Devant le nid énorme où l'ineffable pond.

Le littoral obscur, condensé de silence,
Se déchargeait parfois en un bref hurlement,
Et l'hermétique effroi des choses, lentement,
Vous pénétrait la chair ainsi qu'un fer de lance.

Des bambous hérissés sur d'opaques cactus,
Des mains à mille doigts, des bras à nœuds d'ulcères
Gesticulaient, griffus et nets comme les serres
D'un monstre dont la nuit nous celait le rictus.

Des palmes laissaient choir des langueurs de guenilles
Sur des fourrés de suie à franges de métal,
Et, montant des bas-fonds de camphre et de santal,
D'inertes boas noirs s'aimaient dans les vanilles!

Un concert guttural bouillait dans les roseaux
Dont on voyait, tout près, courir la chevelure,
Et des yeux flamboyant de haine et de brûlure
Faisaient papilloter leurs flammes sur les eaux.

L'étrange nous pesait comme un poing sur la nuque,
Et quand, peureusement, à la nuit sans sommeil
Succédait l'aube pâle où fumait du soleil,
L'abscons ne sortait pas de son antre caduque.

Le spectre changeait bien et de forme et de fond,
Mais le sphynx dépouillé de son masque de More,
Au lieu de se dissoudre au cœur du sycomore,
S'éclairait, plus réel, d'un secret plus profond.

Un dieu se cachait là, dardant ses sortilèges
Sur nos corps parcourus d'antiques frissons grecs,
Et, l'ancre remontée aux longs crins de varechs,
On se défendait mal de regrets sacrilèges.

Mouvant centre captif d'espaces toujours ronds,
L'étrave déchirait de ses tôles baveuses
Des eaux qui frétillaient, blafardes et nerveuses,
De requins devinés aux coupants ailerons.

Fréquemment, le soleil se blessait à la poupe
Et saignait dans la mer; et sur ce boulevard
De sang mêlé de spleen, le matelot bavard
Faisait un rêve brusque en lâchant son étoupe.

Mais l'horizon, un jour, éclatait, convulsé;
Un cap courait sur nous, et de nouvelles terres
Aux palmes caressant d'autres félins mystères
Narguaient de leur sanscrit notre pauvre A B C.

Inlassable et tournant comme une bête en cage,
Notre regard fiévreux, depuis des jours à jeun,
Se jetait de la brousse à la case au toit brun,
Des dragons de porphyre au jappant marécage,

Des enfants qui jouaient dans quelque bleu décor
Aux bouviers à turban qui passaient, lents et rogues,
Des peuples pagayant sur cent mille pirogues
Aux cités dont les murs eussent ceint douze Angkor!

On remontait, après, des fleuves de mercure
Qui charriaient des bois roulant comme des morts,
Et d'étranges chevaux venaient boire sans mors,
Ruant soudain au feu d'une atroce piqûre.

Des êtres s'agitaient sur les berges, donjons
De liane et de fibre oscillant à la brise;
Et le silence, vitre impalpable qu'on brise,
Se cassait sous un cri qui tombait dans les joncs.

Le steamer cheminait, tel un chariot sans roues,
Sur la route fluide, et, roulant à rebours,
Il courait à l'appel magnétique des bourgs
Qui vont surgir, là-bas, des lotus et des boues.

On croise un voilier noir — qui longtemps m'obséda —
Et, parmi les sampans, les jonques et les boutres
Qui descendent, les focs gonflés comme des outres,
On voit se profiler l'or vague d'un bouddha!

O l'accostage aux ports, aux longs débarcadères
Bariolés de la plèbe aux pagnes de couleurs!
O les entrepôts noirs, haletants de pâleurs,
Les quais de portefaix mêlés aux bayadères;

Les cabestans crachant leurs vapeurs aux barils,
Les caisses s'envolant par essaims dans le vide,
Puis la chute précise au treuil qui se dévide,
Et l'orfèvre ambulant qui braque ses bérils!

O les blancs kurumas, les porteurs faméliques,
Les nababs à rubis, les gueux à nez mangés,
Le drame millénaire aux décors usagés,
Les duels dans la glu d'échoppes à reliques;

La foule indifférente où, prompt comme l'éclair,
Un œil qu'on ne suit pas vous lance un jet de haine,
Les enseignes de feu sur la détresse humaine,
Et le cerne d'azur autour du casque clair!

Orient, ô pays du meurtre sous la rose,
Des guets-apens de jungle où rampe du velours,
De la vie implacable où craquent les pas lourds
De l'éléphant qui flâne, insouciant et morose,

Orient, te revoir, te revivre!... Et pourtant!
Lorsque j'étais là-bas, au fief de l'émeraude,
Le rêve m'attendait, comme un voleur qui rôde,
Pour m'emporter, le soir, vers un toit d'occident.

Au lieu de m'enivrer, je faisais mon bagage;
Je m'évadais, rêvant comme nul ne rêva,
Suivant l'obscur destin de l'homme qui s'en va,
Un spleen toujours penché sur quelque bastingage...

Camille Gorgé.